

RÉMINISCENCES

Entre mémoire et oubli...

Sous la direction de Joyce Aïn
dans la même série aux éditions érès

Identités

Entre être et avoir, qui suis-je ? 2009

Familles

Explosion ou évolution ? 2008

Résiliances

Réparation, élaboration ou création ? 2007

Perversions

aux frontières du trauma..., 2006

Dépendances

Paradoxes de notre société ? 2005

Résonances

entre corps et psyché, 2004

Transmissions

Liens et filiations, secrets et répétitions, 2003

Passions

Aliénation et liberté, 2001

Survivances

De la destructivité à la créativité, 1999

Errances

Entre dérives et ancrages, 1996

Adolescences

Miroir des âges de la vie, 1995

Violences

Racines ou destins des pulsions, 1994

Souffrances

Quels sens aujourd'hui ? 1992

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com

Ont collaboré à cet ouvrage :

Pierre Bustany

Sylvie Chabee-Simper

Boris Cyrulnik

Bernard Golse

Antoine Lejeune

Pierre Lemarquais

Suzanne Maiello

Olivier Marc

Varenka Marc

Isabelle Meignant

Gérard Ostermann

Virginie Pape

Guy Tonella

Nathalie Zajde

Sous la direction de Joyce Aïn

RÉMINISCENCES

Entre mémoire et oubli...

Préface de Boris Cyrulnik

érès
éditions

Cet ouvrage est constitué des communications
et conférences préparatoires et de celles du Carrefour Réminiscences
qui s'est tenu à Toulouse les 9 et 10 octobre 2009
à l'initiative de l'association Carrefours & Médiations
La Source, 26, chemin du Bessayré
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'élaboration scientifique a été assurée par
Jacques, Joyce et Laurence Aïn, Catherine Amoyal, Michèle Capdequi,
Colette Cousergue, François Estivals, Kalou Estrella,
Christiane Lamy-Fabre, Maïthé Monerat, Alain Roucoules et Pierre Teil.

Et l'organisation pratique a été confiée à Caroline Aïn,
Jean-Luc Andrieu, Olivier de Raspide,
Arlette Kiehl, Denise Mitrani, Marie Picard,
Dominique, Julie, Nicolas et Michel Ruiz,
ainsi que David et Sarah Zunzarren.

La retranscription des textes a été faite
par Dominique Juillard qui a pris la suite de Malou.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Photographie de François Estivals
Ancienne porte de village

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2920-1
Première édition © Éditions érès 2010
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface	<i>Boris Cyrulnik</i>	7
L'ombre de la mère, « entre mémoire et oubli... »	<i>Joyce Aïn</i>	11
Se souvenir dans la tête, ou se souvenir dans le corps	<i>Bernard Golse</i>	31
Une mémoire pour le corps	<i>Guy Tonella</i>	53
Je déprime ou je somatise ?	<i>Gérard Ostermann, Sylvie Chabee-Simper</i>	77
À l'aube de la vie psychique	<i>Suzanne Maiello</i>	103
La nuit de l'origine	<i>Varenka et Olivier Marc</i>	117
Affects et imagerie des odeurs	<i>Pierre Bustany</i>	131
Sérénade pour un cerveau musicien	<i>Pierre Lemarquis</i>	143
Ré-mi-niscences et ré-viviscences	<i>Virginie Pape</i>	155
Maladie d'Alzheimer : mémoire, réminiscence et reviviscence	<i>Antoine Lejeune</i>	169
Enfants traumatisés de guerre et de génocide. Quelle identité à l'âge adulte ?	<i>Nathalie Zajde</i>	173
Se souvenir sans reviviscence ni souffrance	<i>Isabelle Meignant</i>	199
Résilience	<i>Boris Cyrulnik</i>	207
Bibliographie	217

Préface

Je garde un excellent souvenir de ce colloque. Quelques images éparses, une salle pleine, quelques amis à la tribune, un ou deux éclats de rire, un ou deux désaccords, et Joyce qui s'affairait. Voilà peu de réminiscences, et pourtant ce thème me préoccupe et les intervenants sont tous des chercheurs ou praticiens que j'estime.

Alors ? Je vais forcer sur mes réminiscences, pour faire revenir quelques souvenirs estompés et ne pas me laisser aller à mes reviviscences où quelques bribes de passé s'imposeraient à ma conscience.

Je pense que ma mémoire à court terme ne devait pas être mauvaise. Ce qui me fait penser ça, aujourd'hui, dans ma mémoire à long terme, c'est une sorte de scénario intime où je nous revois au restaurant après le colloque. Pierre Bustany devait siéger à une réunion de pharmacologie le lendemain à Caen et nous n'avions pas participé à la fête afin de nous lever très tôt, le lendemain. Nous étions quatre au restaurant et bien sûr, nous commentions les interventions de la journée avec de solides arguments et de longues citations. Ce qui prouve que notre mémoire à court terme fonctionnait correctement.

Dans ma mémoire à long terme, aujourd'hui, je me souviens clairement de notre disposition autour de la table, du décor art nouveau, et des serveurs au pas de course. Ce qui prouve que ma mémoire épisodique est bonne, mais je me demande pourquoi si peu d'images du colloque sont restées dans ma mémoire et pourquoi celles du petit groupe au restaurant sont demeurées plus claires que celles du colloque où j'ai baigné dans d'autres images.

Je me souviens que nous exprimions notre admiration pour certains intervenants et quelques critiques pour d'autres, et pourtant je n'ai aucun souvenir de nos mots. Notre mémoire sémantique, celle de nos connaissances générales sur le monde et sur soi, est liée au contenu de notre langage et non pas à la sensorialité de nos mots.

Je me souviens que Pierre Lemarquais avait commandé des huîtres... à moins que ce ne soit Lejeune ? à moins que ce ne soit moi ? Mais je sais que j'aime manger des huîtres parce que le simple fait de voir ces coquillages et de goûter leur chair à l'eau de mer constitue, pour moi, un parfum de vacances. Ma mémoire perceptive déclenche une association de légèreté, d'inconscience et de plaisir. Au moment où j'écris ces mots, je pense à mon ami Gérard qui ne supporte pas de manger des huîtres parce que ce sont des êtres vivants au moment où on les avale. Les liaisons de nos mémoires perceptives construisent pour chacun d'entre nous des évocations différentes qui donnent un sens privé à tout événement.

Puis, nous sommes rentrés à l'hôtel. Je me rappelle ma chambre avec vue sur la Garonne et j'ai pensé que Joyce Aïn avait décidément un grand talent pour organiser ses Carrefours où se rencontrent ceux qui font notre culture psychologique. Je n'ai aucun souvenir de notre sortie du restaurant, ni de l'escalier qui menait à ma chambre : ma mémoire procédurale, celle de mon corps, s'est débrouillée toute seule pour résoudre ces problèmes.

Pour écrire cette préface, mes réminiscences étaient insuffisantes, il fallait que je me serve de la mémoire artificielle des textes écrits. Surprise, il a suffi que je lise le nom de Bernard Golse pour que ça fasse revenir un flot de souvenirs ! Je me rappelle les citations freudiennes qu'il adore (« l'hystérique souffre de réminiscences »), je me rappelle avoir pensé qu'il maîtrise parfaitement la psychanalyse mais qu'il n'en fait pas une connaissance dogmatique. J'associe ce souvenir à d'autres réunions où il ne cessait de poser à Pierre Bustany des questions de biologie. C'est lui qui m'a le mieux expliqué le phénomène transgénérationnel et qui l'a introduit dans le milieu psychanalytique un peu réticent.

Tonella a fait vivre l'optique des recherches actuelles qui intègrent les données des neurosciences dans le corpus du savoir psychologique et argumenté cliniquement une mémoire pour le corps.

Gérard Ostermann et Sylvie Chabee-Simper confirment que la mémoire du corps n'est pas que procédurale, elle peut aussi être paraverbale quand elle « dit » ce que les mots taisent.

Suzanne Maiello explique comment la mémoire perceptive prépare au langage et au lien, interprétant dans une optique psychanalytique des données fœtales venues du monde de la physiologie et de l'éthologie qu'elle a oublié de citer.

Varenka et Olivier Marc nous rappellent qu'il a fallu militer pour convaincre les psychologues que la vie mentale commençait avant la naissance et que la mémoire du nouveau-né le rendait déjà capable d'un sentiment de familiarité.

Je me souviens avoir pensé, en écoutant l'intervention de Pierre Bustany, que son exposé était trop biologique pour l'auditoire, et j'ai eu la surprise, en le relisant, de trouver qu'il est parfaitement adapté. Tiens ? La mémoire n'est donc pas le retour du passé, c'est plutôt la représentation du passé.

Pierre Lemarquis nous a surpris, dérouterés, amusés, enchantés avec son cerveau musicien et, en nous racontant comment Karajan a eu un trou de mémoire en dirigeant les Maîtres chanteurs devant Hitler, nous démontre que le fait d'avoir un cerveau musicien n'empêche pas le musicien d'avoir une âme altérée par le refoulement.

Virginie Pape confirme, dans ce colloque très musicien, que la musique participe à la plasticité cérébrale.

Antoine Lejeune en profite pour soigner la réminiscence des maladies d'Alzheimer.

Nathalie Zajde, spécialiste internationale des enfants cachés (Juifs et Africains), apporte une nouvelle donnée qui peut bouleverser nos théories : ce qui s'inscrit au plus profond de notre âme provient des structures culturelles peut-être plus encore que des structures familiales.

Et Isabelle Meignant nous propose de nous fabriquer quelques souvenirs paisibles.

Voilà de quoi faire travailler notre mémoire, ce qui n'empêche pas de faire la fête. Je me souviens qu'après le colloque, Joyce Ain avait organisé une fête magnifique, belle et gaie et bonne, dans un endroit magnifique. Je me souviens de ses petites-filles blondes comme les blés (évidemment) dansant à ravir des danses arabes. Où avaient-elles appris à danser ainsi ? Elles sont nées en France, leurs parents aussi. C'est leur grand-mère Joyce qui a dû quitter l'Égypte quand Nasser l'en a chassée. Mais Joyce a tout de même réussi à leur transmettre l'amour de la culture égyptienne, des idées et des rencontres.

Tiens ! Je viens de me rendre compte que ce n'était pas après ce colloque que ses petites-filles ont dansé. C'était lors du précédent Carrefour ! Je viens de faire un sincère amalgame entre deux souvenirs. On se représente son passé, ce qui permet d'en modifier les sentiments, d'en faire un faux souvenir, en le remaniant. Ça sera sûrement le thème du prochain Carrefour.

Boris Cyrulnik

Neuropsychiatre, éthologue, psychanalyste,
directeur d'enseignement, université de Toulon

Joyce Aïn

*L'ombre de la mère,
« entre mémoire et oubli... »*

*« Tant que nous nous souvenons, tout est possible¹. »
« Le passé, c'est une ombre qui reste attachée à vous². »
« Au-delà de l'écume et du flux des vagues et des mots,
la mer est un miroir, une mémoire et un espoir...³ »*

La rentrée littéraire de cette année 2009-2010 semble placée sous le signe des « mémoires », comme en écho à notre Carrefour Réminiscences... En effet, nombreux sont les livres écrits par des auteurs de la génération d'après guerre, enfants, voire petits-enfants de cette génération des 70-90 ans, parents et grands-parents qui ont vécu cette dernière guerre et qui vont partir...

Un peu comme si, avec eux, cette mémoire risquait de disparaître à jamais... La mémoire est une obsession d'orphelin, parce que le deuil, un jour, a éteint en eux l'espoir.

Joyce Aïn, psychanalyste, membre adhérente de la Société psychanalytique de Paris, chargée d'enseignement en master de psychologie à l'université de Toulouse-Le Mirail, présidente de Carrefours & Médiations.

1. Cette phrase d'Elie Wiesel figure sur les affiches du nouveau musée de la Résistance de Grenoble. Celui-ci a été réaménagé pour les commémorations qui ont marqué le cinquantième anniversaire de la Libération. D'emblée, nous comprenons que cette citation est là pour nous inciter au devoir de mémoire.

2. Wong Kar-wai, cinéaste hongkongais.

3. Chanson corse « Mare » (P. Leca, A. Marieli, livret Solange Rossi, studio Ricordu, 1999).

Et seul, alors, le besoin de reconstruire et de réinventer un monde permet de donner un Sens à sa vie... C'est cette mémoire qu'il nous faut encore interroger et réinterroger, avant l'apaisement peut-être de l'oubli.

Parmi ces livres importants, nous trouvons, tout d'abord, celui de Boris Cyrulnik, *Je me souviens*⁴, dans lequel il raconte pour la première fois ses propres souvenirs de la guerre et de la déportation, à laquelle il a échappé grâce à son sens instinctif de la non-soumission et, bien sûr, avec l'aide de quelques « Justes »... Certains des livres sortis cet automne posent des questions essentielles, comme *Des hommes*⁵, de Laurent Mauvignier, qui s'engage dans un périlleux challenge : parler de ces hommes meurtris, parler de tous ceux qui n'ont pas trouvé la paix à leur retour de la guerre d'Algérie. D'autres, rouvrant la polémique autour de la Shoah, comme *Jan Karski*⁶ de Yannick Haenel, ou le « faux témoignage » ou « faux roman », comme il est parfois nommé dans la contestation qui l'accompagne. Cette polémique se prolonge encore (alors que notre livre *Réminiscences* est mis sous presse) par la projection à la télévision⁷ du *Rapport Karski* de Claude Lanzmann qui fait suite à sa *Shoah*... Enfin, en résonance à ces remémorations, en ce début de 2010, le film *La rafle* de Rose Bosch retrace les conditions de la rafle du Vél d'Hiv... et les commémorations des 70 ans de l'appel du 18 Juin 1940 témoignant de l'urgence de la transmission de l'histoire, qui seule peut permettre la nécessaire empathie pour le présent. Car l'histoire n'aide la vie que si ceux qui la transmettent empoignent la détresse du présent.

Notre Carrefour d'octobre 2009, « Réminiscences, entre mémoire et oubli... », et donc ce livre⁸, qui en rend compte, se situent, par ce jeu de la latence entre le Carrefour et la sortie du livre, justement dans cette période où toutes les questions autour

4. B. Cyrulnik, *Je me souviens*, Paris, L'Esprit du temps, 2009.

5. « Ils ont été appelés en Algérie au moment des "événements", en 1960. Deux ans plus tard, Bernard, Rabut, Février et d'autres sont rentrés en France. Ils se sont tus, ils ont vécu leurs vies. Mais parfois il suffit de presque rien, d'une journée d'anniversaire en hiver, d'un cadeau qui tient dans la poche, pour que, quarante ans après, le passé fasse irruption dans la vie de ceux qui ont cru pouvoir le nier. » Laurent Mauvignier, *Des hommes*, Paris, éditions de Minuit, 2009.

6. Y. Haenel, *Jan Karski*, Paris, Gallimard, 2009.

7. France 2, 10 mars 2010.

8. Qui reprend toutes les conférences préparatoires et les communications du Carrefour Réminiscences qui s'est déroulé à Toulouse les 9 et 10 octobre 2009.

de la mémoire convergent : « Il y a chez tout être humain qui aspire à se penser comme individu singulier, nous expliquait Micheline Enriquez⁹, une insistance subjective qui le pousse à la remémoration et à l'investigation du passé. Désirer connaître les "commencements", vouloir retourner en arrière pour s'orienter dans le temps, le retrouver, le maîtriser sont coexistants à la vie. »

Justement, pour garder, dans notre mémoire, une place à la psychanalyste Paulette Letarte, notre amie inoubliable, et la préserver dans notre souvenir, je souhaite lui rendre un hommage très sincère : Paulette Letarte, membre titulaire de la Société Psychanalytique de Paris, était venue à Toulouse, à notre tribune, plusieurs fois, pour nous guider dans une approche psychanalytique non dogmatique, plus libre, tournée vers tout ce qui pouvait être entendu à travers les récits, voire les actes, de nos patients, et même les incidents imprévus, imprévisibles, qui peuvent se produire au cours d'une séance d'un travail psychanalytique rigoureux ! Elle nous disait combien il est important, avant de s'engager dans un « voyage » analytique avec un patient, de bien vérifier si nous portons dans nos propres « valises » suffisamment de souffrances vécues... Eh bien, notre chère Paulette Letarte vient de poser ses valises... Je pourrais parler d'elle des pages entières (pour tenter d'élaborer un deuil personnel infaisable ?) mais je vous inviterais plutôt à la retrouver dans ses propres écrits, repris dans les actes de nos différents Carrefours, entre *Errances* et *Survivances*¹⁰.

Lorsque j'ai choisi ce titre sur « l'ombre de la mère » pour introduire ce livre après avoir ouvert le Carrefour « Réminiscences, entre mémoire et oubli... », je ne mesurais pas bien dans quoi je m'embarquais... ni à quel point je me sentirai concernée, en tant que mère bien sûr, mais aussi en tant que psychanalyste qui écoute, évidemment, ses patients parler de leur propre mère. Car les notions à retravailler autour du souvenir de l'ombre maternelle ont une place essentielle dans notre travail quotidien de psychanalyste et ne ménagent pas notre contre-transfert. Il m'est arrivé de me sentir, parfois, tellement envahie par cette ombre que je crois

9. M. Enriquez, « L'enveloppe de mémoire et ses trous », dans D. Anzieu et coll., *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod, collection « Inconscient et culture » dirigée par R. Kaës et D. Anzieu, 2000.

10. Sous la direction de J. Aïn : *Errances*, Toulouse, érès, 1996 ; *Survivances*, Toulouse, érès, 1998.

bien que je ne savais plus, au moment d'écrire ces quelques lignes, comment m'en dégager... L'ombre s'étant faite pesante... celle de la mère de mes patients, celle de la mienne, ou encore mon ombre sur mes propres enfants...

Mais, comme nous disait déjà Joyce McDougall¹¹ : « Quand un psychanalyste écrit, il parle toujours un peu de lui. » Il me fallait donc, avant de présenter ces quelques « réminiscences », revisiter, encore, mes propres valises, pour aborder cette ombre multiple, si terrible et fragile en même temps.

Peut-être avais-je alors pensé à cette phrase de Tobie Nathan, déjà citée en 1996 (une année importante pour CarMed et pour moi-même) pour parler de mon errance : « Mon ombre s'est embarquée un jour sur un bateau que je voyais s'éloigner, assis sur une valise, sur un quai du port d'Alexandrie¹². » Ainsi, c'est mon ombre, voire mon double – ceux de l'adolescente, « restée sur le quai » –, qui regardait le bateau s'éloigner...

Enfin et surtout, peut-être voulais-je tenter de comprendre cette « ombre de l'objet qui tombe sur le moi¹³ » dont parle Freud à propos de la mélancolie et de ses liens avec la relation à la mère. Arrimée à la théorie de la mélancolie, où l'ombre de l'objet est centrale, on trouve celle que Carl Jung considère comme un archétype¹⁴, c'est-à-dire définie comme quelque chose de primitif, d'inférieur, « la position de l'Antagoniste, se construisant corrélativement à celle du moi ». C'est la première étape du processus

11. J. McDougall, *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Paris, Gallimard, 1978. J. McDougall commence comme ceci : « Pour un psychanalyste, publier un livre dit de psychanalyse, c'est toujours aussi, pour une part, publier, rendre visible un fragment de soi. »

12. T. Nathan, « Le syndrome de la valise », *Revue de médecine psychosomatique*, 5, p. 11-21, 1986.

13. S. Freud, *Deuil et mélancolie*, 1915.

14. C. G. Jung, *Cahier de psychologie analytique* : « L'ombre comme contrepartie des élaborations conscientes et des choix du sujet. C'est dire qu'elle n'est pas seulement du côté du manque mais constitue le prix à payer autant pour "ce qu'on a" que pour "ce qu'on n'a pas". En tant qu'archétype, l'ombre se définit comme la position de l'Antagoniste, se construisant corrélativement à celle du moi. Dans la confrontation, le sujet risque la perte de ses valeurs constitutives. Mais ce démantèlement est le préalable à la construction du réel, c'est-à-dire l'accès à la capacité symbolique et la présence au Kairos. Le concept d'ombre, qui formule les conditions de la rencontre avec le côté obscur de l'être, pose la question du sens de la démarche analytique, en la définissant comme un "s'expliquer avec". »

analytique qui revient à regarder son ombre, à l'accepter comme soi-même, puis à voir en elle des aspects positifs. La reconnaître, c'est se donner les moyens de se connaître. En effet, au cœur de l'ombre se révèle une présence à soi, un autre regard sur soi et sur le monde. Rendu plus humble, le moi découvre en son obscurité « une certaine qualité d'attention » à tout ce qui advient. « Par assimilation de l'ombre, l'homme acquiert en quelque sorte un corps. » Il peut alors seulement expérimenter l'opacité que nous sommes à nous-même dans notre inconscient. En devenant consciente, l'ombre « est intégrée au moi, ce par quoi l'homme se rapproche de la totalité. La totalité n'est pas la perfection, elle est seulement un essai vers l'intégralité de l'être ».

« L'ombre matérielle désigne les parties plus ou moins obscures d'un volume éclairé latéralement, mais aussi et surtout la silhouette analogique que le corps exposé aux rayons lumineux projette sur une surface plane. » Plin¹⁵ raconte que c'est une jeune fille de Corinthe qui inventa la peinture, en traçant sur le mur les contours de l'ombre de son ami qui partait en guerre afin de fixer à jamais son image. Dans le mythe de la caverne, Platon reprend en ce sens le symbole de l'ombre-illusion. Dans de nombreuses cultures, également, des interdits entourent ce phénomène : ne pas marcher sur l'ombre d'autrui, ne pas jouer avec l'ombre de quelqu'un ou de soi-même. Pour la connaissance symbolique, l'ombre apparaît comme une réalité lourde de toutes les angoisses humaines. Le pays de la mort est éprouvé comme le royaume des ombres. L'ombre est, aussi, comme un double du corps, qui le relie à l'âme. Elle participe de l'invisible, du caché, du menaçant. D'une façon plus inquiétante encore, l'ombre symbolise une présence insaisissable et anonyme qui obsède. Ce qui explique que celui qui vend son âme au diable perde son ombre.

Nombreuses sont les légendes où le passage vers l'inconnu est une porte d'ombre. Symbolisant la latence, l'ombre sera perçue comme un « trou » dans le continuum habituel du temps. Elle marque une suspension temporelle d'où tout peut surgir pour englober le sujet. Dans les croyances et les rites qui entourent la signification de l'ombre et du reflet, on retrouve l'idée que chez l'homme primitif l'investissement narcissique du corps passe par la découverte de l'ombre dont il a fait son âme. Cette première

15. Cité par Gilles Chambon, architecte, peintre, urbaniste : erewhonowhere@yahoo.fr

conception de l'âme dans la pensée primitive aboutit à identifier l'ombre au caractère d'humanité, élaboration narcissique destinée à faire triompher la pulsion de vie.

Vous le voyez, le sujet étant immense et bien au-delà de ma compétence à le théoriser – même si je n'ai cessé, au fond, de l'évoquer, de le décliner, de le questionner au fil de tous les Carrefours organisés depuis vingt-cinq ans... –, je vous invite donc juste à suivre comme un fil rouge cette idée de l'ombre dans les différents écrits d'analystes éminents. Car, au-delà des patients qui me font confiance et me parlent, si souvent, de l'ombre de leur mère (car je leur tiens lieu aussi parfois de mère dans le transfert), j'ai envie de reprendre, également, ceux de mes maîtres qui m'ont appris à écouter comment cette ombre se profile et comment ombre et mère sont étroitement liées.

En effet, la place particulière que je tente d'aborder ici est l'ombre de la mère¹⁶... N'est-il pas vrai que cette relation vitale laisse sa trace, dès les premières secondes de notre vie (probablement déjà in utero) et sans doute aussi jusqu'aux derniers instants ? Cela renvoie à ce que nous pouvons imaginer de la vie intra-utérine, puis du choc de la naissance et de la première rencontre avec l'autre, l'objet maternel et son environnement, et à partir de là, des entraves successives au développement de la pensée, entraves liées aux défaillances de cette rencontre.

Que nous soyons mère ou non, nous avons toutes une mère... Tous, devrais-je dire, puisque je rencontre également, depuis plus de quinze ans, des hommes exprimant leur difficulté à se dégager de cette ombre maternelle. Il m'est arrivé, parfois, de « voir », quasiment, l'ombre de la mère chez certains patients qui viennent douloureusement m'en parler...

Évidemment, il y a tout d'abord l'ombre mortifère associée à l'impossibilité de faire (lors de la perte de l'objet) le travail nécessaire du deuil, par l'élaboration de « chacun des souvenirs, chacun des espoirs par lesquels la libido était liée à l'objet perdu ». Freud insistait sur le poids de cette impossibilité à faire ce deuil qui peut entraîner, ultérieurement, l'éclosion d'une mélancolie. « Lors d'un préjudice réel ou d'une déception de la part de la personne

16. Le père revient, dans les souvenirs des patients, soit comme un grand absent qui manque cruellement, soit comme une image d'autorité terrifiante difficile à surmonter, et parfois des images idéalisées difficiles à égaliser. Les pères « modernes » apparaissant comme une sorte de double maternel...

aimée », ce manque d'élaboration du premier deuil « ébranle la relation » avec une diminution de l'estime de soi, le Moi devenant, à l'instar du monde de l'endeuillé, « pauvre et vide ». . . Et selon sa formule célèbre, « l'ombre de l'objet tombe, alors, sur le Moi ». De ce deuil infaisable résulte la production d'un affect d'une grande intensité et de tonalité douloureuse. Dans cette phase dépressive mélancolique, par l'investissement narcissique de l'objet, sa perte entraîne une perte au niveau du Moi. Le Moi « s'identifie alors à l'objet perdu et les investissements d'objet s'y retirent ». « L'ambivalence qui caractérise ces investissements d'objet atteint alors le Moi, et la haine s'attaque au Moi, comme elle s'attaquerait à l'objet perdu. »

Je rencontre Mathilde à la suite d'une tentative de suicide. Elle dit être à bout, désespérée, en raison d'un sentiment d'incompréhension à l'égard des autres et d'elle-même. Elle va me crier, avec violence, toute la haine qu'elle éprouve à l'égard de sa mère, ainsi que toutes les vicissitudes de son histoire, envahie par une image maternelle adorée et haïe en même temps. Elle décrit une mère séductrice mais trop souvent absente pour la petite fille solitaire qui sombre dans une détresse innommable quand elle découvre, à 7 ans, la liaison adultérine de sa mère et affronte, aussi, la dépression de celle-ci du fait de son renoncement à cette « histoire d'amour ». C'est pour Mathilde une infidélité impardonnable. C'est elle qui s'est sentie trompée, trahie, abandonnée par cette mère qu'elle idolâtrait, la défendant vigoureusement lorsqu'on osait la critiquer. Elle s'était crue « son seul amour ». Celle-ci lui confiait d'ailleurs volontiers ses désaccords conjugaux, ses frustrations sexuelles ou ses déceptions amoureuses. Les conflits s'enchaînent alors pour Mathilde à l'adolescence où, pour soulager son sentiment perpétuel d'être incomprise par sa mère (son père étant toujours tenu à l'écart), elle se livre à quelques larcins, comme pour solliciter une réaction, voire une sanction, paternelle. Elle aura aussi à subir les abus sexuels d'un oncle dont la proximité affective est d'autant plus sidérante. Elle tente de s'éloigner géographiquement puis se met à reproduire de multiples aventures sexuelles sans soulager l'épouvantable et insistante blessure de la perte de l'objet... Mathilde me confie que sa mère est « comme morte » pour elle, mais que dans sa tête, malgré tout, son ombre ne la laisse pas en paix... .

Cette relation amour-haine terrible fait penser à « la torture que s'inflige le mélancolique » et qui « représente la satisfaction

des tendances sadiques et haineuses, visant l'objet. Tendances qui ont subi de cette façon un retournement sur la personne propre ». Et Freud de préciser : « Seul ce sadisme vient résoudre l'énigme de la tendance au suicide qui rend la mélancolie si intéressante et si dangereuse. » « Formulée précisément à propos de la mélancolie, cette proposition "semble", nous dit René Roussillon, devoir en fait être étendue à l'ensemble des états "narcissiques". » Pour André Green¹⁷, « l'identification à la mère morte a pour but, d'une part, de rétablir une réunion avec la mère et, d'autre part, de dériver la destructivité sur le père », ce qui paraît en contradiction avec la place d'objet secourable qu'il pourrait avoir. « Secondairement, explique-t-il, la perte du sens déclenche une régression à des positions anales, c'est-à-dire à des désirs de maîtrise et de vengeance, ainsi qu'une réticence à aimer. » Pourrait-on entendre, en filigrane, l'hypothèse de Gérard Bonnet¹⁸ : « se venger pour survivre » ?

Au cours du travail analytique, Mathilde se souvient que sa grand-mère maternelle est décédée quand elle-même avait 3 mois et qu'elle a alors été confiée à une tante, sa mère se trouvant dans l'incapacité de la soigner, sauf pour l'allaiter quand on lui amenait le bébé, à heures fixes. Mathilde a entendu fréquemment sa mère lui raconter, avec une certaine fierté, qu'elle avait tellement de lait que « ça giclait partout ». « Comme si, pleure Mathilde, c'étaient ses larmes qui giclaient et pouvaient me noyer. » Mathilde n'a jamais pu avoir de relation de confiance avec personne, ni avec son père, qu'elle a perçu lointain car tellement silencieux, ni avec sa mère dont elle s'est sentie incomprise. Mathilde continue elle-même sa quête auprès de nombreux amants qu'elle doit maîtriser désespérément sans arriver à se sentir vraiment aimée et à pouvoir se fixer, pour donner sens à sa vie.

Finalement, la quête du sens initie un développement frénétique des capacités intellectuelles visant autant à surmonter le désarroi, à couvrir le trou laissé par le désinvestissement, qu'à anticiper, dans une tentative de contrôle, la situation traumatique. Selon André Green, « L'enfant peut réagir en désinvestissant l'objet maternel et en s'identifiant inconsciemment à la mère morte. Il peut aussi s'obliger à trouver un responsable de l'effondrement de

17. A. Green, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.

18. G. Bonnet, *La perversion, se venger pour survivre*, Paris, PUF, 2008.

la mère, le père par exemple. Ce qui l'oblige à une triangulation œdipienne précoce. Il peut également déclencher une haine secondaire pour dominer, souiller, se venger de l'objet » (frôlant par là, peut-être, quelques mécanismes pervers). « Il peut encore résister à aimer l'objet et se tourner vers une excitation autoérotique. L'enfant peut, alors, développer précocement ses capacités fantasmatiques et intellectuelles pour tenter de deviner et d'anticiper les variations d'humeur de sa mère. Ces défenses s'organisent pour maintenir le Moi en vie, ranimer la mère et rivaliser avec l'objet du deuil dans une triangulation précoce. »

Isaac me parle de sa mère dès le premier entretien, car son ombre, dit-il, « pourrit » son couple et lui gâche la vie... Sa mère critique sans cesse sa compagne et, d'ailleurs, il a déjà rompu de précédentes relations à cause de ses intrusions¹⁹.

Mais, explique-t-il, sa mère l'a élevé seule, après le départ de son père qui n'a plus donné signe de vie. « De toute façon, lui a-t-elle toujours expliqué, c'était un bon à rien. » Elle a consacré toute sa vie à ce fils unique. Elle n'a que lui, qu'elle déclare « son seul amour de toujours » et menace à tout bout de champ de se suicider s'il « l'abandonne ». Isaac ne peut donc s'en éloigner et se sent écartelé car il envisage, cependant, de se marier loin du lieu où habite cette mère qu'il n'a jamais quittée... Petit à petit, au cours du travail analytique, et au fur et à mesure qu'il me décrit sa compagne, les traits de caractère de celle-ci apparaissent comparables, voire identiques, à l'image de cette mère étouffante. C'est comme si, justement, il reproduisait cette même relation avec un double de sa mère. Isaac éprouve, dans cette sorte de piège, des angoisses de noyade et des oppressions. Il a failli, un jour de désespoir, se suicider en se jetant du haut d'un pont. Au fil de nos rencontres, il peut commencer à évoquer son père, qu'il n'a pas revu depuis l'âge de 6 ans. Il projette même de lui écrire et se dit étonné lorsque celui-ci lui répond. Du coup, il éprouve une certaine confusion car il ne sait plus qui « choisir ». S'il peut envisager de rencontrer son père, il lui est toujours impossible de penser en parler à sa mère. Il continue d'avoir besoin de protéger cette image de mère fragile, comme une sorte de double, restant comme collé à elle. Il dit ressentir la souffrance de celle-ci, et on se demande qui est l'ombre de qui... L'annonce de la grossesse de

19. D'ailleurs, sa future épouse (actuellement enceinte) ne peut supporter cette belle-mère envahissante.

sa compagne d'abord à son père, celui-ci manifestant une grande joie, l'encourage à l'annoncer à sa mère. Celle-ci aura une réaction positive imprévue, valorisant pour Isaac son rôle de futur père.

La création du « double » alimentant, selon Otto Rank²⁰, la « croyance en un moi identique qui assurerait une vie personnelle dans le futur ou préserverait la pérennité de la jeunesse, renverrait à son principe inverse d'un moi assimilé au diable ». C'est un double plus complexe qui, chargé de tous les vices et turpitudes de son modèle, lui permet d'appréhender la réalité dans la répétition infinie d'une jouissance élevée dès lors au rang de concept. Dorian Gray évalue l'importance de ses vices à la métamorphose de son portrait. Cette constitution d'un double passe alors par l'incorporation de l'objet sur lequel sont projetés les désirs, et entraîne le sentiment que les peines et les plaisirs de l'objet deviennent les siens propres. « C'est ainsi, nous explique Kathleen Kelley Lainé, que le surmoi cruel est esquivé et les désirs assouvis malgré tout, même si c'est d'une manière superficielle. L'envie, l'ambivalence et la haine de l'objet sont évitées par répression ; la satisfaction est soutenue par l'incorporation de l'objet. Ce type d'identification à l'objet par incorporation implique que l'objet se trouve transformé en "doublure" du moi évitant ainsi les affects conflictuels concernant l'objet²¹ ».

Didier Anzieu a, lui aussi, montré, avec l'ombre de la mère maltraitante²², les avatars de la violence archaïque maternelle sur la fille et ses conséquences sur les difficultés des enfants de celle-ci à se constituer comme des individualités séparées de la mère. Comme dans le cas de Sarah, qui vient consulter car sa fille, de quelques mois, l'inquiète à cause de ses troubles du sommeil. Sarah elle-même a été une enfant battue par une mère violente qui hurlait sans cesse. Elle raconte le climat d'exaspération et les conflits à la maison à cause des pleurs du bébé. Son compagnon choisissant, dans ces moments, de s'absenter, elle se sent démunie. Elle souffre pour sa fille qui n'arrive pas à s'endormir, mais se reconnaît en elle... Elle se souvient : elle non plus n'arrivait pas à dormir, enfant, redoutant les coups maternels. Pourtant, elle n'est pas violente avec son bébé, au contraire, elle n'arrive pas

20. O. Rank, *Don Juan et le Double*, Paris, Payot, 2002.

21. K. Kelley-Lainé, « Peter Pan, la mère morte et la création du double pathologique », *Lesprit du temps*, 2002/3.

22. *Thérapie familiale*, n° 2, 2003.